

BLOODLOST

LE CHAGAR ENCHAÎNÉ

LE PREMIER MATIN (par Rafael)

[not.on]
[wrong.format]

- *Quoi ?*

Le son de ma voix me vrille le crâne comme une barre de fer chauffée au blanc.

Ce n'est pas une comparaison stupide, une métaphore bancale. C'est la sensation exacte, ou si proche qu'elle invoque ce souvenir précis. J'ai l'impression de sentir l'arôme de chair qui brûle. J'entends les grésillements de fluides portés à ébullition. La douleur est remplacée aussitôt par la faim. Une envie de viande. De sucs coulants dans ma gorge. Des morceaux cédants sous mes crocs et glissants sur ma langue.

Bordel c'est si bon après tout ce vide !

— Hein ? Hémelin ?

La voix est toute proche. Les intonations sont étranges. Trop précises. Trop pleines de... tout. J'ai la sensation que je pourrais tout savoir du connard qui vient de parler en décortiquant cette seule phrase.

Hémelin par exemple. C'est son ami d'enfance, le premier et le meilleur d'entre eux. C'est aussi un con. Un pauvre con, un peu malheureux, un peu couillon, mais toujours partant pour tenter des conneries avec...

J'ai failli dire « *Moi* ».

J'essaie de reprendre le fil. De comprendre où je suis et ce qui se passe. Les choses paraissent se dérouler à la fois trop vite – trop de mouvements, de bruits, de menaces – et beaucoup trop lentement. Les images défilent, se bousculent, mais j'arrive à tout voir. Les corps qui se heurtent le font selon une logique, une rigueur presque mathématique. Tout ça tient autant de la boucherie la plus stupide que du ballet. La fureur donne les poussées et les pulsions qui motivent les danseurs. L'instinct de survie et la peur donnent les reculs qui tirent les corps hors des trajectoires des lames et des cognées. De très rares idées se glissent là dedans. Des bribes d'imagination, de génie, d'astuce, influencent les mouvements quand un cerveau parvient à voir une occasion, à l'analyser avant qu'elle ne passe.

Souvent, les corps ne suivent pas assez vite. Un mouvement magnifique commence, courbe parfaite d'une matraque vers la courbe d'une nuque, promesse d'une mort instantanée, superbe. Et la lourdeur du corps gâche le mouvement. Ou la main pleine de sang relâche un peu la prise. Le bâton disgracieux retombe mollement sur une épaule, écrasant sans éclat une chair trop raide. C'est laid. Vide. Inutile. Gâché.

Les danses prennent peu à peu du sens autour de nous. Les gens du village se battent contre deux camps à la fois. Des hommes d'un côté, des femmes de l'autre.

Eux sont grands, porteurs de tenues solides et riches. Il y a une raideur en eux, et la certitude d'être bientôt vainqueurs. Je ressens une bouffée de haine à les voir. Leurs uniformes et leurs postures. Je ne les vois soudain plus comme des hommes, mais comme les crocs d'un corps plus grand. Invisible. Caché dans ombre, et dévorant tout autour de lui. Non ! Pas dévorant. Il n'y a pas de plaisir ou de satisfaction charnelle en lui. Juste la froideur du contrôle. De la domination.

Une nouvelle sensation me saisit. Glacée et précise, coup de trique suspendu à un picomètre des épaules. Éternelle promesse de douleur. Parfaite et sans recours. Glacée et précise, coup de trique suspendu à un...

Je me secoue et échappe à la boucle en train de se former. Il faut que les femmes gagnent. Qu'elles exterminent ces brutes stupides, avant que la bête, le grand corps multicellulaire des hommes ne nous voie. « Elles » sont différentes. Leurs tenues sont un mélange hétéroclite, où légèreté, solidité et tromperie s'emmêlent. Les coups des soldats sont tour à tour esquivés, bloqués, ou tombent dans le vide sur une cape flottante, un repli glissant sur une épaulière incurvée. Leurs mouvements sont plus gracieux, mais en même temps, ils névoquent rien de beau. Elles n'ont que la mort en tête, et chaque coup, chaque pas, chaque respiration tend vers la mort de leurs ennemis, et la leur tout autant.

N°174 – 02 OCTOBRE 2019

Après notre petit hommage /intermède péri-cinématographique, retour vers un Chagar moins « À suivre » et un peu plus anecdotique. Ou pas.

Disons qu'avec le nez dans des trucs un peu bizarres en ce moment (pour cause de tentatives de finir Silences et de relancer la campagne à côté), on a eu envie de tenter un truc un peu différent.

Participer, commenter, questionner !

Pour discuter de cet article ou pour des questions plus générales, passez donc nous voir sur BadButa.fr, et postez sur notre forum ► www.badbuta.fr/forum

Numéro réalisé par Rafael et François.
Illustré par Le Grümph et Christophe Swal.
Corrigé par Fred «Balt» Lipari.



La faim revient. La sensation de vide, de besoin dévorant. J'ai l'impression que si j'avais un corps, il se digérerait déjà lui même pour s'alimenter, tellement j'ai envie de...

— *Mais j'ai un corps, bordel !*

— Mais t'es où, bordel ?

Il tourne sur lui même, et aussitôt mon champ de vision bascule. Il voit devant lui. Un aperçu ridicule de la scène. Sa tête bascule sottement de droite et de gauche. On dirait qu'il fait non. On ne sait pas à quelle question, à quel immense dilemme. Juste Non. Il ne comprend pas. Comme toujours.

Je me tends vers lui. Comment lui parler ? Communiquer ? Je sens des mouvements derrière nous, et à la limite de ses perceptions, je devine une forme massive, menaçante.

— *À gauche ! En haut ! Bloque !*

Il se retourne, et lève instinctivement sa lame. L'épée du soldat s'arrête dans un choc terrifiant. Le coup était parfait, mais la lame légère du cimenterre s'écrase contre le corps épais et large du romeur. L'arme de... Gaen, c'est ça... n'est pas aussi jolie et élancée que le cimenterre. C'est une lame de hachoir, peut être même un peu plus large, et terriblement lourde. Elle est profondément logée dans le bois, au bout d'un manche incurvé, et l'ensemble ressemble à une hache, en un peu moins élégant. Ce n'est même pas vraiment une arme. Le romeur est une bizarrerie du coin, un spécialité du village. Personne ne se rappelle plus trop qui a bien pu l'inventer – même si tout le monde et assure que c'est son vieil oncle, un grand-père d'un côté ou de l'autre – mais ce n'est pas l'important. Depuis une poignée de générations, on n'a pas fait mieux pour tuer les bêtes, et les abattoirs du Petit Guilleux en commandent une paire par semaine au forgeron du village.

Pendant ce temps, le bruit du choc résonne encore. Gaen n'a presque pas reculé. Il est encore éberlué. Je ne sais pas ce qui lui fait ouvrir de grands yeux de crétin, mais ce n'est pas le moment.

— *Frappe, abruti ! Comme pour les bœufs, bien au milieu entre les yeux.*

Il abat sa lame, et le visage du soldat disparaît dans un nuage de sang et de matière grise. La sensation est parfaite. La consistance du crâne, d'abord rigide et un peu souple, puis soudain la douceur de l'intérieur, les éclats d'os fouaillant la fragilité vivante, entourant ma lame d'un chant de douleur et de désespoir.

— *Ma lame ? Je suis LÀ-DEDANS ?*

— Oh merde, tu es une Arme-Dieu ?

Son étonnement est la chose la plus drôle que j'ai entendu depuis... Avant ? Je m'accroche aux sensations. Aux délices du réel. Je réentends la voix de Gaen. Son air idiot. Sa peur superstitieuse mêlée d'espoir insensé. J'entrevois ce que sont les Arme-Dieux. Ils nous connaissent. Eux tous. Chacun rêve de nous tenir et de devenir un géant. À moins que ce soient juste lui et ses rêves de grandeur imaginés par un nain.

Le fait qu'il ait compris avant moi, qu'il en sache plus que moi sur ce que nous sommes, me dégoûte et m'amuse à la fois. Je m'accroche à ces impressions pour les sentir grandir et s'agiter. Tout cela se passe en Gaen, dans les méandres grumeleux et doux de sa cervelle, dans les boyaux tendus de ses tripes.

Je ressens. J'existe. Réel. Enfin.

Pour ça, je le hais et je l'aime à la fois. Je hais sa fragilité et ses pensées molles et lentes. J'aime ses pulsions et ses envies de toucher et de prendre. Je hais sa peur et ses espoirs, auxquels je ne comprends rien et qu'il faudra que j'apprenne à épargner. Dans le même temps, je les aime. Car elles sont autant de ficelles avec lesquelles faire avancer et bouger ma marionnette.

Soudain, une évidence me vient. Le village.

Les hommes et les femmes sont deux armées étrangères. Elles ont choisi ce village, son village, comme champ de bataille. Ils ne sont rien pour eux, si ce n'est une ressource à exploiter. Des pions sur une carte. J'adore les sensations que cela fait naître chez Gaen. Détresse, peur et colère mêlées, toutes imprégnés de la haine instinctive, de la rage pure qu'inspire l'impuissance.

— *Mais tu n'es PAS impuissant mon ami. Plus maintenant. Je suis là.*

— Tu es vraiment un Dieu ? Tu peux me donner de la force ? M'aider à sauver les miens ? À sauver tout le monde ?

Quand il dit cela, je vois des visages tourner dans sa tête. Quelques culs aussi. Il va falloir compter avec les femmes, apparemment. Ça me convient assez. La chair des femmes est plus tendre. Plus douce et plus sucrée. Je vais l'aider oui, et faire de lui un héros. Il aura ce qu'il veut, mais il faudra qu'il me donne ce que je veux, si nous devons être de vrais amis. Et en attendant, je ne suis pas à un mensonge près.

— *Je ne suis pas juste un Dieu, Gaen. Je suis le tien. Ton Arme-Dieu. Et nous allons sauver ton village. Maintenant écoute-moi : voilà comment manier un romeur au combat...*